



UNE PAGE D'HISTOIRE

Ecrive avec les sueurs du travail, dans l'élan du patriotisme et du dévouement, elle sera toujours lue avec bonheur et admiration par nos petits neveux.

Depuis un demi-siècle, nous vivions glorieux de notre passé, mais anxieux pour l'avenir. Il nous semblait que notre histoire avait eu ses pages les plus glorieuses, les plus héroïques. Nos aïeux y avaient inscrit leurs exploits, et notre enthousiasme à la lecture de nos annales n'allait pas jusqu'à espérer des jours aussi beaux, aussi poétiques que ceux où Dulac, Levis, Montcalm, DeSalaberry, Papineau, Bédard, avaient écrit avec leur sang ou avec leur plume éloquente l'histoire de leurs luttes sur les champs de batailles ou dans l'enceinte des parlements.

Et cependant les Canadiens-Français viennent d'écrire cette page brillante, qui fait presque pâlir celles que nous admirions le plus jusqu'aujourd'hui.

Le 24 juin 1874 est une journée à jamais mémorable dans l'histoire de la race française en Amérique.

Réunir, à une date fixe, les représentants d'un peuple dispersé sur l'étendue d'un immense continent; quinze mille hommes marchant religieusement en procession; deux jours de fête, au sein d'une ville de 150 mille habitants, visitée par plus de 60 mille étrangers, sans bruit, sans ivresse, avec une harmonie, une entente, une cordialité, un patriotisme admirables; l'ouvrier sympathisant avec l'homme de profession, l'enfant du travail donnant la poignée de main fraternelle à l'enfant de la pensée: voilà la belle page d'histoire que les Canadiens-Français, instruits comme ignorants (car tous ce jour-là étaient auteurs), ont écrite le 24 juin 1874.

Vous tous, compatriotes qui avez pris part à la grande fête, rappelez-vous toujours que le spectacle nouveau et unique que vous avez donné au monde entier, doit être perpétué.

Nous nous sommes réunis ensemble, Canadiens-Français, pour prouver que notre élément national était toujours fort, malgré sa dispersion, par notre attachement à ses principes constitutifs qui sont la foi catholique et l'idiome de la France.

Bien qu'inférieurs en nombre, nous sommes les aînés de l'Amérique, et nous avons voulu démontrer que nous n'avons pas perdu ce droit d'aînesse dans le domaine des idées et des principes; nous avons réussi.

Cette grande réunion a déjà produit des résultats, elle en produira encore davantage. Elle nous a fait connaître les uns aux autres.

Nos compatriotes des Etats-Unis ont fait battre de joie et d'orgueil national le cœur de leurs frères du pays, et ceux-ci ont acquis à jamais l'estime et la confiance fraternelle de leurs frères émigrés.

C'en est fini, plus de récriminations, plus d'injustes opinions à notre égard, frères du Canada. Vous avez ausculté nos poitrines et vous y avez senti battre un cœur loyal, un cœur Canadien. Vous avez pressé nos mains dans les vôtres, et vous avez senti la chaleur de notre sang qui est le vôtre et qui non plus que le vôtre ne mentira à sa voix, qui est celle de l'honneur national et du dévouement envers l'Eglise. Nous sommes vos frères, ne l'oubliez jamais.

De notre côté, vous qui, depuis plusieurs années, apparaissiez à nos regards à travers les prismes du préjugé,

comme nos contempteurs et nos calomnieurs, nous vous avons compris. Nous vous connaissons et nous vous aimons. L'accueil que vous nous avez fait a été cordial, fraternel, votre réception a été brillante.

Frères de la patrie, nos mains se sont entrelacées le jour de la St. Jean-Baptiste, que cette étreinte soit éternelle.

Unissons-nous, ferrons nos rangs.

Rappelez-vous, compatriotes du Canada, que vous êtes nos frères aînés. Si vous avez conservé le patrimoine des aïeux, vous n'en devez que plus à vos frères cadets qui ont laissé la demeure paternelle; et de notre côté, nous, les jeunes, nous vous aimerons et respecterons d'autant plus que vous nous démontrerez plus de fraternité.

Soyons à jamais unis. C'est là le corollaire de notre grande fête, car le 24 juin 1874 ne doit pas être qu'un souvenir historique, il doit nous servir de leçon.

Fils éloignés d'une même patrie,
Par le destin séparés, dispersés,
Bénédissons tous cette mère chérie,
Sa vieille gloire et ses beaux jours passés.
Laissons l'envie attaquer la bannière
Qui nous guida vers l'immortalité.
Pour la patrie ayons une prière,
Et parmi nous de la fraternité.

FERD. GAGNON.

LES CIRQUES

Le nommé Barnum est plus célèbre au dix-neuvième siècle que l'empereur d'Allemagne; il est devenu le grand homme des masses pour avoir mieux compris qu'aucun autre l'incurable naïveté des peuples et le désir toujours persistant parmi les humains de voir l'éléphant; c'est l'homme populaire par excellence, car si l'univers gagne son pain, il donne des cirques à l'univers: s'il eut vécu à Rome sous l'empire, il aurait organisé tant de fêtes que l'imbécile populace aurait oublié ses tiraillements d'estomac, et Caligula l'aurait élevé à la dignité de consul.

Barnum a honoré Montréal de sa visite, croyant sans doute que pour être Canadien l'on n'en est pas moins homme. Les journaux avaient annoncé bien à l'avance ce grand événement; on en parlait dans la cité et le faubourg, à la campagne, dans les palais comme sous le chaume. On se passait la gazette de main en main, on faisait ses réflexions sur le portrait du héros qui orne l'annonce, et l'on était fier d'apprendre tout d'abord que "Barnum sera positivement présent en personne à chaque représentation."

Et puis quel appât! "Ménagerie et merveille du monde."—"Plus de 1,000 hommes et chevaux."

Remarquez cet art; il met les hommes avant les bêtes; on reconnaît là le maître des ménageries.

"La presse la proclame l'exposition du monde dont la grandeur toujours croissante ne peut être décrite sur le papier ni pleinement appréciée quand on la voit."—Si la presse dit cela d'une manière tellement positive et dans ce style remarquable, ce doit être vrai. C'est si beau, ce bataillon-là, que cela dépasse même la capacité d'appréciation des plus futés!

"100,000 curiosités extraordinaires."—Toutes les femmes iront voir cela, les hommes suivront. Cent mille, ni plus ni moins.

"Institut Polytechnique...." Quelque chose sans doute

comme l'Académie Française? non..... "mû par la vapeur."—Cet institut à la vapeur fait rêver; c'est peut-être le dernier mot du progrès moderne.

Viennent ensuite plusieurs gravures: des hommes à grandes plumes, une bête à grande queue, une autre à grand cou, et l'éléphant traditionnel.

Ensuite, "nombre infini de curiosités dont M. Barnum a le monopole."—Ce nombre infini est en sus de 100,000 autres, dont M. Barnum n'a peut-être pas le monopole.

"L'Amiral Dot," un personnage remarquable "qui a 16 ans et 25 pouces," "le pygmée entre les nains," ou même peut-être le nain entre les pygmées. Il vient de l'Eldorado, ce qui prouverait au besoin que tout ne pousse pas à souhait dans ce pays-là.

"Les fameux et féroces cannibales Fiji, seuls représentants dans la chrétienté de leur race infernale."—Chrétienté, infernale: ces deux mots placés là valent tout l'Eldorado, la patrie de l'Amiral.

"Trois constellations de célébrités de cirque."—Qu'est-ce que cela peut bien être?

"Le tout comprenant un million de piastres de dépenses et \$5000 par jour dont l'arrivée est signalée par la plus imposante caravane que la terre ait jamais vue."—Après cela il ne reste plus rien à dire. Mais si, vraiment:

"C'est la seule exposition préconisée et approuvée par la presse religieuse et patronnée par le clergé!!!"—Voir une infinité de curiosités, de constellations, et cætera, et sauver son âme, le tout moyennant 50 sous, c'est pour rien, en vérité.

Finale: "le cirque sera à Cornwall le 10 juillet."—Il faut que Barnum tienne cette petite ville en grande estime pour aller y dépenser ainsi \$5 000 par jour.

Et tout le monde est allé au cirque, grandes dames et petites dames, gros bonnets de la bourgeoisie et voyous incurables de la banlieue, négociants, avocats, mécontents, avec leurs femmes et leurs jeunes demoiselles. Ils ont tous vu avec des yeux ébahis le demi-quart des merveilles annoncées par le roi du puffisme, et il n'ont pas songé à se dire qu'ils étaient volés: ils sont dupes et contents; contents d'avoir donné à leur famille un spectacle moralisateur, une leçon d'art si évidemment propre à élever les sentiments, à diriger l'âme vers l'idéal, à compléter l'éducation première, à donner des goûts distingués!

Inutile de dire que ce cirque n'est pas celui de Barnum, lequel n'a pas bougé de New-York; mais Barnum lui-même était là "positivement présent en personne." C'était la principale curiosité de la ménagerie. Et cette curiosité a fait un discours. "Depuis quarante ans, a-t-elle dit, je me voue au grand œuvre de l'amusement et de l'instruction du peuple....." Evidemment nous sommes de plus en plus volés. On pouvait croire cependant que ce parfait appréciateur de la bêtise humaine était un blagueur d'un genre différent.

Ce que le cirque en question contenait de plus instructif, c'est un singe faisant des cabrioles sur la corde tendue, dans une arène voisine de celle où deux hommes forts exécutaient les mêmes exercices. On se demandait si le singe imitait ou si les hommes singeaient, et l'on a fini par se convaincre que le singe l'emportait par le naturel et la grâce de ses contorsions, ce qui prouve qu'au cirque l'homme est un quadrumane inférieur.

Nous avons eu à Montréal, la semaine dernière, une troupe d'opéra qui a donné Faust, Martha, Il Trovatore.